

Florian Métral

MICHEL-ANGE
Ténèbres et Lumière

DESTINS

INTRODUCTION

Les vies de Michel-Ange

500.

C'est plus ou moins le nombre d'années qui nous séparent de Michel-Ange, né en 1475 dans un petit village de Toscane, et mort en 1564 à Rome, à l'âge exceptionnel pour l'époque de 88 ans.

500.

C'est également – au bas mot – le nombre de biographies, toutes langues confondues, dédiées au « géant » de la Renaissance italienne. Aucun peintre, sculpteur ou architecte de son temps – pas même Léonard de Vinci –, aucune autre « illustre » personnalité des xv^e et xvi^e siècles – songeons aux Savonarole, Luther, Machiavel, Érasme, Christophe Colomb ou Copernic – n'a suscité une telle ferveur littéraire. De ce culte est née sa légende et, dans un même élan, une vision nouvelle et résolument moderne de l'artiste.

La biographie est toujours ou presque nécrologique. C'est une règle injuste : on n'est jamais mieux

célébré que mort et enterré. Michel-Ange se plaît là encore à défier les conventions. Il a une cinquantaine d'années quand est rédigée vers 1527 sa première biographie par l'humaniste Paolo Giovio : la *Michaelis Angeli Vita*. L'artiste y est dépeint comme un « génie », rivalisant avec les maîtres de l'Antiquité, mais aussi comme un « rustre », voire un « sauvage », vivant dans la « saleté » et ayant privé ses « disciples » de toute carrière potentielle. Un portrait contrasté, entre lumière et ténèbres, qui pose les premières pierres du mythe de Michel-Ange. Il reviendra aux biographes suivants d'embellir l'édifice à la gloire du sculpteur de la *Pietà* et du peintre de la voûte de la chapelle Sixtine.

L'artiste et écrivain d'Arezzo Giorgio Vasari se distingue dès 1550 avec ses *Vite* : un recueil de biographies d'artistes qui compose la première histoire de la « renaissance » des arts accomplie par les Giotto, Brunelleschi et autres Donatello et Raphaël. Une histoire dont le point d'orgue est précisément Michel-Ange – seul artiste vivant de l'ouvrage –, dont il est dit qu'il est envoyé sur « Terre » afin de guider les artistes des « ténèbres » vers la « lumière ».

Michel-Ange a assurément été séduit par ce récit de l'histoire de l'art de son temps, mais son âge avancé – plus de 70 ans à l'époque de la publication des *Vite* de Vasari – lui fait ressentir le besoin de livrer sa version des faits. C'est ainsi que naît le

projet de la *Vita di Michelagnolo Buonarroti* publiée en 1553 par l'un de ses « disciples » justement, Ascanio Condivi. Une biographie de première main et en grande partie inédite, incroyablement vivante, mais aussi partisane, car tout entière dédiée à la célébration des hauts faits de l'artiste.

La biographie de Condivi trouve rapidement son public. Parmi ses lecteurs se distinguent l'humaniste florentin Benedetto Varchi – qui sera plus tard chargé de prononcer l'oraison funèbre de Michel-Ange – mais également Vasari. Et ce dernier n'hésite pas à plagier largement Condivi pour la version mise à jour de sa *Vie de Michel-Ange* dans la seconde édition des *Vite* publiée en 1568. Une biographie totale, couvrant pour la première fois toute la vie de l'artiste, et qui sera très longtemps considérée comme quasi officielle.

Giovio, Condivi, Varchi et Vasari, tels sont les quatre piliers du temple érigé à la mémoire de Michel-Ange. Leurs récits de la vie de l'artiste – régulièrement cités dans ce livre – constituent le point de départ d'une fièvre biographique qui ne s'est depuis jamais – ou presque – interrompue.

Les XVII^e et XVIII^e siècles font largement fructifier ce premier héritage, bien que Michel-Ange soit critiqué pour son esthétique non « classique ». Tout change ou presque au XIX^e siècle, lorsque Delacroix,

Watts ou Moreau en peinture, Carpeaux ou Rodin en sculpture, vénèrent à nouveau le grand maître de la Renaissance. Son caractère ténébreux devient un exemple à suivre, et les grands moments de son existence de nouveaux sujets à représenter. Cette admiration est également partagée par les poètes et les écrivains, sous l'impulsion de la publication de ses poésies et de sa correspondance.

On voit alors se multiplier les biographies de Michel-Ange, de la main d'Alexandre Dumas ou d'Herman Grimm, avant que les spécialistes – l'histoire de l'art se constituant au même moment en tant que discipline académique – ne prennent le relais à partir du ^{xx}e siècle, avec comme ambition de réconcilier le mythe attaché à l'artiste avec la réalité des sources historiques. Une mission devenue aujourd'hui de plus en plus complexe, alors que depuis la seconde moitié du ^{xx}e siècle la littérature romanesque et l'industrie cinématographique, maintenant les *mass media* et les réseaux sociaux, n'ont cessé d'enfermer Michel-Ange dans le rôle de l'artiste génial et universel, jusqu'à le dissocier de son être profond et ne faire de lui que l'expression d'une certaine idée de la « créativité », compétence – ou *soft skill* – érigée désormais en vertu par le monde de l'entrepreneuriat.

« Surhumain », « prométhéen » et même « divin ». Il est vrai que, dès le xvi^e siècle, les superlatifs ne manquent pas pour célébrer le « génie créateur » de Michel-Ange, auteur d'œuvres qui à l'exemple du *David* (1504) de Florence ou du *Jugement dernier* (1541) de la chapelle Sixtine à Rome figurent parmi les plus grands chefs-d'œuvre de l'histoire mondiale de l'art. Auteur d'œuvres qui, comme le *Moïse* (1515) du tombeau de Jules II, sont habitées par une incomparable puissance expressive, fruit à la fois de la « *terribilità* » – soit d'un caractère rude, impétueux, mélancolique – et du « *non finito* » – une conception de l'œuvre d'art parfaite comme étant nécessairement inachevée. Auteur d'œuvres qui, aux côtés notamment de celles de Léonard de Vinci et de Raphaël, ont donné corps au mythe de l'« âge d'or » de la Renaissance.

Mais le Michel-Ange qui se livre dans les quelque trois cents fragments de poèmes et près de cinq cents lettres que l'on conserve de lui – sans oublier les témoignages indirects et les documents d'archives – brosse un portrait de l'artiste bien différent, plus intime et en cela plus humain. On y découvre un être hypersensible, aimant pleinement lorsqu'il aime, détestant totalement lorsqu'il déteste. Sa fidélité, sa générosité et sa loyauté sont inconditionnelles avec celles et ceux qu'il estime, mais il peut aussi se faire rancunier, méprisant et

vindictif lorsqu'il est trahi ou se sent tout simplement menacé – famille et amis n'y faisant pas exception. Sérieux, honnête et transparent la plupart du temps, il apparaît aussi déloyal, peu fiable, voire dissimulateur lorsqu'il le juge nécessaire.

Incontestablement déterminé, persévérant et perfectionniste, il se voit toutefois fréquemment gagné par l'angoisse que lui causent ses conditions de travail et les années passées loin de Florence. Et bien qu'il ait su se faire apprécier des puissants de son temps – papes et princes notamment –, son indépendance d'esprit s'accorde mal aux compromis et aux contraintes inhérentes lorsqu'on se met au service des grands de ce monde. Fier de son histoire familiale et attaché à la réussite sociale, notamment financière, il mène pourtant une vie sobre, fuyant les excès de toutes sortes. Et s'il méprise les honneurs, il n'a guère envie toutefois de se faire voler la vedette sur la scène artistique. Particulièrement concerné par son image publique, il tient parallèlement à préserver sa vie privée – en particulier sa vie amoureuse et son homosexualité. Et s'il est un fervent chrétien, il est bien peu en phase avec l'Église romaine de son temps et ses dérives, tient la guerre en horreur et est profondément attaché aux valeurs républicaines face à la tyrannie. Toujours porté par les rêveries de son esprit, s'imaginant tutoyer Dieu, il est aussi

constamment rattrapé par les limites de son corps et finalement sa propre condition humaine.

Le « divin » Michel-Ange ne s'est donc pas soustrait aux heurs et inévitables malheurs de l'existence. Bien au contraire. Et si un mot devait résumer sa vie, ce serait sans nul doute celui de lutte : lutte dans les années 1480 contre sa famille pour devenir artiste et se faire une place parmi la nouvelle génération; lutte dans les années 1490 pour s'établir en tant que maître indépendant, alors que la Florence des Médicis – qui l'a protégé – vit l'une des périodes les plus sombres de son histoire; lutte dans les années 1500 pour s'imposer comme l'artiste le plus en vue à Florence et à Rome, au moment même où les guerres d'Italie déchirent la péninsule; lutte dans les années 1510 pour conserver les bonnes grâces du pape Jules II et de son successeur Léon X; lutte dans les années 1520 pour sa survie à Florence, lorsque le sac de Rome en 1527 le conduit à trahir les Médicis; lutte dans les années 1530 pour se réinventer à Rome, sous les pontificats de Clément VII et plus encore de Paul III; lutte dans les années 1540 contre les sollicitations et les attaques de toutes parts, mais surtout pour affronter le plus grand chantier de sa vie, la reconstruction de Saint-Pierre de Rome; lutte enfin dans les années 1550 et 1560 contre un ennemi imbattable et implacable, la mort. Une vie de luttes,

mais qui ne le feront jamais renoncer à la pratique de l'art, du premier au dernier jour de sa vie.

À cet instant précis, ce livre se présente comme le dernier avatar d'une longue lignée de biographies de Michel-Ange. Que le lecteur cependant se souvienne que son ambition première a été la suivante : unir dans un même récit l'homme et l'artiste pour mieux dévoiler l'être derrière le mythe. Aussi, tout en rendant compte des dernières avancées de la recherche, cette biographie fait le pari de suivre Michel-Ange presque au jour le jour. Se découvre alors un être *terriblement* humain, hanté comme nous toutes et tous par ses rêves et ses tourments, souvent tiraillé entre l'amour et la haine, cherchant à faire du mieux qu'il peut avec une famille lui en demandant toujours plus, pliant sous le poids des responsabilités professionnelles, résistant aux souffrances physiques d'un corps meurtri par le travail, oscillant entre les réussites les plus extraordinaires et les désillusions les plus insupportables.

Une vie où, en somme, se joue et se rejoue le plus vieux drame de l'existence humaine et de l'histoire de l'univers : la lutte, incessante et sempiternelle, entre ténèbres et lumière.

d'identification avec une sculpture conservée au Museo du Bargello, l'œuvre est sans doute perdue... à moins qu'elle n'ait jamais existé.

Avant de s'attaquer à la sculpture en ronde-bosse – en trois dimensions et dont on peut faire le tour –, Michel-Ange a vraisemblablement dû faire ses armes sur la technique du bas-relief – la taille en surface d'une plaque de marbre. C'est ce que révèlent les premières œuvres qu'on lui attribue avec certitude, à commencer par *La Vierge à l'Escalier* datée de 1490-1491. Michel-Ange a une quinzaine d'années. Il commence à prendre son indépendance et va bientôt pouvoir devenir maître à son tour. On a voulu sur la base de cette œuvre, en attribuer d'autres au jeune artiste, sans preuve décisive toutefois, tel un relief daté de 1491-1492 représentant *Vénus et Cupidon* et la sculpture dite du *Jeune archer* exposée en 2009 par le Metropolitan Museum of Art de New York.

Plus aucun doute ne subsiste en revanche pour la *Bataille des Centaures et des Lapithes* [Fig. 1], sculpture datée de 1490-1492, brillante par sa technique en demi-relief – le marbre est davantage creusé – qui confère aux figures un mouvement inédit. Ce sujet mythologique lui aurait été proposé par Poliziano, le poète de la cour de Lorenzo *il Magnifico*. C'est incontestablement le travail de jeunesse dont Michel-Ange est le plus fier, son premier coup

d'éclat. Condivi raconte : « je me souviens l'avoir entendu dire que, quand il lui arrivait aujourd'hui encore de jeter les yeux dessus, il se rendait compte du tort qu'il avait fait à sa nature en ne persistant pas dans l'art de la sculpture ».



FIG. 1. Michel-Ange, *Bataille des Lapithes et des Centaures*, 1490-1492, sculpture sur marbre, 84,5 × 90,5 cm, Florence, Casa Buonarroti.

Dans le palais des Médicis, Michel-Ange côtoie toute la crème des intellectuels de l'époque : outre Poliziano, Ficin, le fondateur de l'Académie platonicienne, Landino, admirable commentateur de

Michel-Ange d'un *Cupidon* grandeur nature dont la trace, une fois de plus, a été perdue.

Parti à Rome pour sculpter, Michel-Ange n'en oublie pas pour autant la pratique du dessin qui prend une dimension nouvelle au contact direct des vestiges antiques. Le jeune maître commence aussi à s'entourer à son tour d'apprentis auxquels il délègue l'exécution de commandes mineures. C'est le cas de Piero d'Argenta chargé de peindre un *Saint François recevant les stigmates* d'après un dessin de l'artiste. Cependant, la vie romaine ne se révèle pas aussi séduisante que promise. Il confesse à son père en août 1497 qu'il est obligé de loger «chez les autres» et il souffre, malgré les visites de sa famille, de l'éloignement : «Ne vous étonnez pas si je vous ai écrit parfois aussi vertement, mais j'ai de gros ennuis pour bien des raisons qui adviennent à qui est hors de chez lui.»

L'échec du *Bacchus* contrarie Michel-Ange, mais n'entame en rien sa réputation grandissante. Son talent attire rapidement l'attention d'un autre cardinal, Jean Bilhères de Lagraulas, ambassadeur français auprès du pape Borgia Alexandre VI, qui lui commande le chef-d'œuvre absolu de ce premier séjour romain : la *Pietà* [Fig. 2]. Michel-Ange a alors l'opportunité de réaliser un rêve d'enfant : choisir son bloc de marbre à la source. La lettre



FIG. 2. Michel-Ange, *Pietà*, 1498-1499, sculpture sur marbre, 174 cm de hauteur, Rome (Cité du Vatican), Basilique Saint-Pierre.

clientèle locale tels Bartolomeo Pitti et Taddeo Taddei pour lesquels il sculpte deux petits reliefs circulaires – le *Tondo Pitti* et le *Tondo Taddei* – sur le thème de la Vierge à l'Enfant. Ces trois travaux de sculptures resteront inachevés. Les Doni, d'autres Florentins de haut rang, sont plus chanceux avec le *Tondo Doni*, un tableau circulaire toujours sur le même thème de la Vierge à l'Enfant, que Michel-Ange achève en 1507 [Fig. 4]. L'artiste met enfin le trait final au carton de la *Bataille de Cascina*, en vain toutefois car le départ précipité de Léonard de Vinci pour Milan à l'été 1506 signe l'arrêt du chantier. Durant cette période, Michel-Ange croise aussi le chemin à Florence d'un jeune prodige de la peinture qui va bientôt devenir, à Rome, son principal rival : Raphaël.

Le caractère de Michel-Ange lui permet certes de se faire respecter, mais l'expose aussi à d'inévitables retours de bâtons. Mi-mai 1506, l'artiste est informé depuis Rome que Jules II songe à lui confier les peintures de la voûte d'une chapelle... Et le pape de menacer l'artiste par un intermédiaire : « S'il ne vient pas, cela me fait du tort ; c'est pourquoi je crois qu'il reviendra de toute façon. » La brouille déclenchée par la fuite de Rome au printemps 1506 vire bientôt à l'affaire diplomatique entre la Papauté et la République de Florence. Michel-Ange n'a plus le choix. Il envisage un temps

de se rendre à Constantinople pour se mettre au service du Sultan Bayezid II, mais se ravise, finalement contraint, selon ses propres mots, d'aller « la corde au cou » demander pardon au pape.



FIG. 4. Michel-Ange, *Tondo Doni*, 1505-1507, détrempe sur bois, 120 cm de diamètre, Florence, Gli Uffizi.

L'occasion se présente à l'automne 1506. Jules II est à Bologne où il vient de soumettre la ville. Une grande victoire que le pape souhaite célébrer en faisant réaliser une statue en bronze à son effigie.

et l'inquiétude de la mort, le vieil artiste se lance après 1544 dans le travail d'un nouveau marbre, un groupe sculpté qu'il destine à sa propre tombe : la *Pietà* dite Bandini [Fig. 13]. Mais Michel-Ange va devoir encore patienter avant de trouver le repos éternel, car une autre mort survient, bouleversant les dernières années de sa longue existence.

Le 3 août 1546, l'architecte Antonio da Sangallo le Jeune est emporté par une forte fièvre, laissant vacante la maîtrise d'œuvre du palais Farnese et de la nouvelle basilique Saint-Pierre. Aux yeux du pape Farnese, une seule personne peut lui succéder... Michel-Ange tente de se soustraire à cette nouvelle obligation qui lui semble, à son âge, insurmontable, mais il raconte qu'il est contraint par Paul III de l'accepter. Le 1^{er} janvier 1547, il est officiellement placé à la tête du plus grand chantier artistique de la Chrétienté. Le dernier défi de sa vie commence.

Michel-Ange ne peut se contenter de simplement prendre la suite de Sangallo, d'autant qu'il méprise l'homme et son art. La construction du palais Farnese étant déjà bien avancée, il intervient surtout sur la façade en la dotant d'une imposante corniche. L'artiste livre aussi à la demande du pape des plans pour un pont – plus tard abandonné – devant relier le palais à d'autres propriétés farnésiennes sur la rive opposée du Tibre. Pour Saint-Pierre en revanche, Michel-Ange entreprend



FIG. 13. Michel-Ange, *Pietà Bandini*, 1547-1555, sculpture sur marbre, 277 cm hauteur, Florence, Museo dell'Opera del Duomo.

de modifier en profondeur le projet de Sangallo qu'il juge dénué de toute majesté, de beauté et de lumière. Afin d'y remédier, il présente entre fin 1546 et mi-1547 divers modèles en argile puis en bois pour le dôme. Ce changement de direction suscite l'opposition d'une partie des ouvriers fidèles à Sangallo – la « Secte », comme l'artiste la nomme. Michel-Ange n'en a que faire, puisqu'il a le soutien total du pape Paul III.

Cette nouvelle commande sur les rails, Michel-Ange peut reprendre en cette année 1547 la décoration de la chapelle Pauline, s'attaquant à la fresque de la *Crucifixion de saint Pierre* [Fig. 14]. C'est à cette époque que Condivi se rapproche du grand artiste, réunissant avec sa complicité des informations pour sa future biographie. C'est à cette époque aussi que de nouveaux artistes font leur apparition dans le cercle intime de Michel-Ange : le lombard Marcello Venusti, qui s'emploie à reproduire dans des petits formats les compositions du maître tels le *Jugement dernier*, et le toscan Daniele da Volterra qui se substitue à Sebastiano del Piombo – mort en juin 1547, dans l'indifférence, semble-t-il, de son vieil ami – en tant que principal partenaire pour les commandes prestigieuses. Si Venusti se voit confier par Michel-Ange des fresques secondaires dans la chapelle Pauline, Daniele da Volterra en revanche hérite, après l'inter-



FIG. 14. Michel-Ange, *La Crucifixion de saint Pierre*, 1547-1550, fresque, Rome (Cité du Vatican), Chapelle Pauline, © Musei Vaticani.

cession directe de l'artiste auprès de Paul III, de la décoration de la Sala Regia, vaste espace destiné à la réception des ambassadeurs au Vatican. Deux commandes qui resteront néanmoins inachevées en raison de la mort de Paul III, le 10 novembre 1549. C'est pour Michel-Ange la fin d'une époque glorieuse, son dernier âge d'or.

Table des matières

<i>Introduction. Les vies de Michel-Ange</i>	6
1. «NOUS SOMMES D'ANCIENS CITOYENS FLORENTINS» (1475-1485).....	15
2. «JE N'AI JAMAIS ÉTÉ PEINTRE» (1485-1494).....	21
3. «SCULPTER EST MA NATURE» (1494-1505).....	35
4. «LA TRAGÉDIE DE MA VIE» (1505-1512).....	51
5. «JE NE PEUX RIEN FAIRE D'AUTRE» (1512-1530).....	67
6. «LA FIN D'UNE OBSCURE PRISON» (1530-1564).....	87
<i>Conclusion. Les morts de Michel-Ange</i>	114
<i>Chronologie</i>	119
<i>Sources et bibliographie</i>	123